

# Bureau du Propagateur.

## VERS ET PROSE

EN L'HONNEUR

DE M. LE B<sup>on</sup> DE TALLEYRAND,

PRÉFET DU PAS-DE-CALAIS.



SCÈNE D'INTÉRIEUR.

Tout conspire à la fois à troubler mon repos;  
Et je me plains ici du moindre de mes maux.

(BOILEAU).

La soirée avait été fort agitée : de nombreuses patrouilles avaient parcouru les principales rues de la ville, la place de la préfecture avait été occupée jusqu'à onze heures par des détachemens d'infanterie et de cavalerie. M. le baron était inquiet, épouvanté : il grondait ses gens, gourmandait sa femme, disait des sottises à tout le monde. On voulut le calmer : on prodigua le sirop d'orgeat à ses nerfs qui étaient attaqués de convulsions effrayantes, on le mit dans les bains, tout fut inutile : on le détermina enfin à prendre un peu de repos ; M. le baron consentit à se mettre au lit : il fit fermer les persiennes de sa chambre, appela le sommeil, mais le sommeil ne vint pas. M. le baron croyait toujours entendre une musique affreuse, une musique qui fait frissonner et tomber en syncope. Quelle position ! Lassé d'implorer la bienveillance de Morphée, il se fit exécuter sur le piano quelques airs qu'il avait plaisir à entendre. Mais malgré le charme et la douce harmonie de ces accords, ses oreilles tressallèrent, sa rage s'emporta de nouveau, il fut sur le point de faire arrêter, comme coupable de tapage nocturne, sa jeune épouse qui ne comprenait rien à tout cela. Il jura long-tems, long-tems il tempêta. Épuisé par des secousses si vives, accablé par la fatigue et par les soucis auxquels il était en proie, il s'endormit. Quel sommeil ! Vrai sommeil d'enfer ! Sa poitrine était haletante, sa respiration entrecoupée. On eût presque cru entendre le râlement d'un moribond. Ses membres tremblaient : des contractions nerveuses ébranlaient sa couche, vingt fois il se leva, vingt fois il saisit..... ses rideaux qu'il

Lib. 51 1214

mit en pièces. Pauvres rideaux, ils avaient protégé le repos du bon roi Charles X, ils méritaient un meilleur sort. Pauvre baron, comme il souffrait! Un cauchemar pesait sur lui comme sur l'âme d'un condamné à mort, qui n'a plus que vingt-quatre heures à vivre.... Il allait étouffer, lorsque sa plainte s'exhala en ces termes brusques, interrompus, pleins du désordre de ses idées : Les entendez-vous.... oh dieu!.... les monstres!... quel bruit, quel fracas!.... ils redoublent : écoutez leurs rires infernaux.... les méchants, ils n'ont pas d'entrailles.... ils me sacrifient.... ah! Prométhée, tu étais plus heureux que moi sur ton rocher.... au moins ton vautour.... ils ont cessé.... ouf! ouf! je respire.... que j'ai souffert!.... mais quoi.... grand dieu.... déjà.... les voilà qui recommencent.... déjà.... encore.... oh! j'en mourrai! oui, ils me feront mourir.... je n'en puis plus.... servez donc le gouvernement.... dévouez-vous.... voyez ce que le zèle vous procure.... souffrir ainsi, souffrir sans autre récompense qu'une malheureuse décoration qui ne rapporte rien.... je mérite mieux que cela..... quel redoublement de murmures : quelle explosion de tapage.... sifflets, chaudrons, casseroles, léchefrite, instrumens damnes, je vous maudis.... ah! j'en jure par le roi de Naples, par mon oncle ambassadeur à Londres, par mon sabre de major napolitain, si jamais..... ciel ! je succombe.... je vais mourir.... au secours !... mes gens.....!!!

Et M. le baron retomba pesamment sur son oreiller.... on arrive, il était dans une crise, ses dents craquaient comme celles d'un malade à l'agonie... on crut prudent d'envoyer chercher le docteur : on parlait même de demander un confesseur. Le confesseur ne vint pas, le docteur arriva tout essoufflé. Il fut effrayé lui-même du tableau que lui présentait le malade, il s'informa de ce qui avait pu causer une si fatale agitation : l'idée du choléra-morbus lui vint à l'esprit, mais peu après il se rappela que ce fléau n'attaquait pas *les personnes comme il faut*. Le pouls de M. le baron battait fort, son front était brûlant : le docteur embarrassé de la gravité de la maladie, ne crut pas prudent de délibérer seul sur un cas aussi menaçant ; il demanda un confrère, car c'était une affaire de vie ou de mort.... le confrère arriva, il était tems, M. le baron allait étouffer... il se réveilla. Eh bien!... quoi! qu'est-ce... qui va la?... que veut dire tout ce monde... à cette heure.... Henri V aurait-il débarqué à Calais.... reviendrait-il? ô bonheur! eh quoi? c'est vous docteur... arrivez, j'ai souffert horriblement... j'ai été dans un bien grand danger : mes jours sont-ils encore menacés? le docteur, qui jusqu'alors n'avait pas encore parlé : vos jours ne sont pas menacés, M. le baron, vous vivrez pour le bonheur de vos administrés — oh! non, mon ami, ils me tueront, je n'en puis plus, dans le moment de la crise j'étais fort, maintenant je suis abattu. — Calmez-vous, je vous en conjure, la fatigue pourrait augmenter votre embarras : vous avez besoin de repos... rassurez-vous, daignez vous tranquilliser, et avant peu, vous serez rendu à la santé. — Vous ne me dites pas la vérité, docteur, je sens que j'en mourrai ; l'attaque a été trop rude... des coups de cette sorte vont jusqu'au cœur....! ils ont enfoncé le poignard bien avant, et ils l'ont cruellement retourné dans la plaie. — Les scélérats, M. le baron, quels sont-ils? vous n'êtes point blessé. — Si... si... je suis blessé à mort.... et après avoir poussé un profond soupir, M. le baron ajoute. Tenez... là... là... ; et il portait sa main à son front, à ses oreilles, à son cœur... c'est un poison qui me ronge, qui me brûle... les misérables !... tenez, les voilà... ils dansent en rond autour de mon lit... Voyez-vous celui-ci? il est armé d'une léchefrite, cet autre tient une casserole, cette serviette cache une tourtière dont ce caporal de la garde

nationale va me souffleter..... ils s'avancent vers moi... ils me montrent à la foule..... la garde! la garde! qu'on les arrête... et M. le baron retomba dans le délire. Il y resta une demi heure.

Quand il eut repris ses sens, le docteur lui dit : vous avez la fièvre : il faut prendre du repos : un bain et quelques rafraichissemens vous calmeront. — Et les journaux, que diront-ils? — Il faut vous attendre à leur courroux. — A leur mépris, peut-être : quelle responsabilité... quelle charge effrayante ! quel avenir... encore si j'étais à l'abri de toute disgrâce..... mais, le pouvoir, peut-on le voir échapper sans frémir ? je l'aime, quoique je dise sans cesse qu'il me pèse, je veux le garder... ou mourir. On m'a fait une condition, je l'ai acceptée... je devrais envoyer ma démission.. non, point de démission... au diable l'opinion publique !... marchons en avant, et au bout du fossé..... — Au bout du fossé, M. le baron... eh bien..... — eh bien..... au bout du fossé, le grand cordon, la pairie, et l'ambassade de Naples, pour y aller ressaisir les délicieuses jouissances de mes premiers beaux jours.

Bercé par ces douces illusions, M. le baron s'assoupit et dormit profondément jusqu'au lendemain matin, on lut sur les murs de tous les édifices publics un petit imprimé qui avait été affiché sans l'autorisation du commissaire de police, et qui était à peu près ainsi conçu :

#### BULLETIN DE LA SANTÉ DE M. LE BARON.

M. le baron a passé une mauvaise nuit : il s'était couché avec la fièvre, il a eu le cauchemar pendant plus de deux heures. A deux heures et demie, il s'est réveillé en sursaut, et a demandé la loi sur les attroupemens qu'il a lue et relue pendant dix minutes au milieu d'une agitation nerveuse. Il a répété plusieurs fois l'article relatif aux cris injurieux, aux tapages nocturnes et aux sommations des agens de l'autorité. Il a commenté, interprété, et béni : il l'appelait sa providence.

Après s'être assoupi, il a rêvé tout haut, et a lancé plusieurs fois avec colère : les mots justice de paix, police correctionnelle, on l'a même entendu murmurer les noms de MM. *VaT'enPattre*, eu ce moment, M. le baron était fort pâle.

Ce matin, il est mieux : il a mangé deux œufs de sa basse-cour : il s'est fait lire le *Courrier du Pas-de-Calais* et a paru plus gai ensuite,

(*Huit heures et demie*) la digestion s'opère difficilement, et M. le baron a demandé si l'état de sa santé était tel qu'il pût déceunement solliciter un congé : on lui a répondu que oui : et cette manière de sortir d'embarras et d'éviter les manifestations trop bruyantes de l'estime publique, lui a paru on ne peut plus satisfaisante.

(*Neuf heures*). Un honorable fabricant de brique, carreaux en terre cuite, poteries, etc., est entré, a embrassé M. le baron, et lui a dit : je viens vous remercier au non du juste-milieu. M. le baron a pleuré de joie, et après avoir serré la main du gracieux messenger, il a retrouvé toute sa gaiété, il a fait mille plaisanteries charmantes sur le *Propagateur*, sur les hommes du mouvement en général, et en particulier sur MM. D Hérembault et Degouve Denuncques.

(*Dix heures*). M. le baron vient d'embrasser sa femme, il est beaucoup mieux, mais on craint une rechûte pour la soirée.

(*Sept heures du soir*.) M. le baron part après demain pour Paris, mais il cache l'heure de son départ, il craint d'avoir une escorte.

Arras, dix heures et demie du soir.

Était signé..... mais il nous a été impossible de déchiffrer la signature.

— Depuis certaine révélation du *Propagateur* le peuple parodie ainsi un vers fameux du poète Barthélemy sur M. d'Argout :

Le vingt-deux février de l'an mil-huit-cent-seize

Sur la place d'Orléans

Le baron de Talleyrand

Brûla le pur drapeau, puis il se pâma d'aise.

— Depuis le 22 février 1816, M. de Talleyrand porte à la main, une brûlure ineffaçable.

— Les flammes du drapeau tricolore ont terni le teint de M. de Talleyrand.

— Quand M. de Talleyrand se frotte les mains, il en sort des étincelles.

— Quand M. de Talleyrand a de la poussière dans les yeux il croit que ce sont les cendres du drapeau tricolore.

— *In pulverem reverteris*. Cette sentence du mercredi des cendres fait frémir M. de Talleyrand, il craint, après sa mort, de devenir drapeau tricolore.

— M. de Talleyrand ne voit dans le drapeau tricolore qu'un tourbillon de poussière.

— M. de Talleyrand fait la grimace chaque fois qu'il entend dire qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

— Quand M. de Talleyrand ne sera plus préfet, il vendra des cendres.

— M. de Talleyrand pense que la peine de mort est trop dure pour les incendiaires.

— Dans l'artillerie, M. de Talleyrand serait un excellent boute-feu.

— Les souvenirs de M. de Talleyrand sont bien cuisans !

— Pour cette fois, M. de Talleyrand mérite d'être ministre, c'est l'avis de M. d'Argout.

— M. de Talleyrand ne rencontre jamais M. d'Argout sans l'embrasser comme un frère d'armes.

— Le matin, M. de Talleyrand se chauffe ; à midi, il se brûle ; le soir, il se consume ; et puis voilà.

— M. le baron de Talleyrand est le protecteur des beaux-arts, il fait brûler les tableaux des grands maîtres.

— Quand on parle du drapeau tricolore à M. de Talleyrand, il n'y voit que du feu.

— Les patriotes ont décidé de faire assurer contre l'incendie le drapeau tricolore qui flotte sur l'hôtel de M. de Talleyrand.

— M. de Talleyrand n'osant plus brûler le drapeau tricolore, s'en sert pour chasser les oiseaux de son jardin.

— M. de Talleyrand n'aime pas les *corps qui raisonnent*.

— Dans un moment de distraction, M. de Talleyrand a failli laisser tomber son écharpe dans le feu.

— Chaque fois que M. de Talleyrand met son écharpe, il se brûle les doigts.

— M. le baron de Talleyrand ressemble aux *culprits de old beiley*, il a le cordon au cou.

— La place de la préfecture est depuis deux jours la promenade du peuple, mais on n'y arrive qu'avec des sifflets.

— Les majors napolitains n'aiment que la musique d'Italie, celle de France les fait frissonner.

— Depuis que le préfet est commandeur de la légion-d'honneur on dirait qu'il est aux arrêts forcés, il est entouré de sentinelles.

— Le calvaire des missionnaires est remis en odeur de sainteté par M. de Talleyrand, il lui fait donner des gardes.

— L'hôtel de la préfecture d'Arras ressemble à la citadelle d'Anvers, elle est occupée par l'étranger.

— M. le préfet est par trop modeste de s'opposer à la sérénade qu'on voulait lui donner.

— Le préfet ne va plus au spectacle, il craint l'affection du parterre.

— M. Cahouet n'avait pas de gardes, et il dormait tranquille. M. le baron de Talleyrand a une sentinelle devant sa porte, un poste dans l'intérieur de sa cour, des piquets de dragons, de mineurs, de gendarmes, et d'agens de police qui veillent autour de sa demeure et il ne peut fermer l'œil, il a peur.... des sifflets.

— Où a-t-il obtenu ses trois grades dans la légion-d'honneur? un à Naples, l'autre à Gand et la 3<sup>e</sup> en dénonçant les patriotes et faisant alliance avec la contre-révolution.

— Si Ancône avait été gardée comme la préfecture, malgré tout son courage, le 66<sup>e</sup> régiment n'y serait pas entré.

— Pourquoi faire ce cordon sanitaire autour de la préfecture? C'est le choléra-carlo-juste-milieu qu'on garde, répliqua un homme du peuple.

— Le préfet a peur; aussi se fait-il chlore.

— Pendant vingt années, je me suis gardé sans garde, disait un roi populaire, le préfet du Pas-de-Calais ne pourra en dire autant.

— Hier, vers les dix heures du soir, M. de Talleyrand a éprouvé dans son appartement une frayeur extraordinaire. Sa cuisinière venait maladroitement de laisser tomber une casserole.

— On assure que M. de Talleyrand se propose d'obtenir de M. l'évêque la suppression des cresselles pour Pâques prochain.

— M. de Talleyrand a supprimé les pincettes de sa cheminée; son foyer est en désordre.

— M. de Talleyrand est très mécontent d'un de ses employés, parce qu'il a les jambes en forme de pincettes.

— M. le préfet n'a fait hier qu'une seule sortie: c'était à l'heure où les chauves-souris prennent leur vol, et il était accompagné du commissaire de police en écharpe. C'est la première fois qu'il a senti le bienfait des couleurs nationales.

— En se couchant, M. de Talleyrand s'est regardé dans sa glace; il a rougi, rougi comme le cordon de commandeur.

— Il n'est pas blanc le préfet! ses patrouilles ont supprimé les rencontres sentimentales. Si les amans s'en mêlent, quel charivari!

— Sous les peupliers de la préfecture un amant voulant prendre le bras de sa maîtresse, prit celui d'un agent de police.

— Une grisette disait hier soir: fuyons, mon ami, allons nous faire républicains!

— On a, dit-on, arrêté hier à 8 heures du soir un homme sur

la place de la préfecture, pour avoir sifflé après son chien ; il est accusé de tapage nocturne.

— Avant-hier, le mot d'ordre des patrouilles était : Naples et Gand. Celui du peuple était : France et Liberté !

— La rue de la Paix était avant-hier la rue de la Guerre, on n'y voyait que des gens armés.

— Hier et avant-hier, la rue la plus vivante était celle des Morts.

— Les charivaristes ont été condamnés à l'amende et le juge de paix aux dépens.

— M. Valé apprend à ses dépens à être juge de paix.

— Caton disait que ce n'était pas l'inimitié de César et Pompée, mais bien leur amitié qui avait perdu la république. C'est l'horoscope du juste-milieu faisant alliance avec le carlisme.

— M. de Talleyrand frémit d'horreur chaque fois qu'il passe devant la boutique d'un chaudronnier.

— Le salon de M. de Hauteclocque a été pour M. de Talleyrand une vraie chaudière.

— En se rendant au bal, M. de Talleyrand pensait que son confrère le baron demeurait dans la rue des Bons-Enfants ; il croit maintenant que c'est dans la rue d'Enfer.

— Les papillons du juste-milieu se brûlent à la chandelle des carlistes.

— Honneur au carlisme ! il a bien pipé le juste-milieu.

— Un des amis de M. de Talleyrand lui demandait avec un grand flegme si les sons qu'il a entendus provenaient d'un cuivre jaune ou rouge. — Au diable ! répondit l'ex-major napolitain, il y en avait de trente-six couleurs.

— Dans son rapport à M. Casimir Périer, M. de Talleyrand déclare qu'il ne peut conserver la préfecture du Pas-de-Calais qu'à la condition de prohiber à Arras l'introduction du cuivre.

— Quand on parle de chaudron devant M. de Talleyrand, son teint devient cuivré.

— M. de Talleyrand ne veut plus manger de tarte qu'elle ne soit cuite dans une tourtière de carton.

— M. de Talleyrand n'aime pas la ville d'Arras. Elle a de beaux monumens, de fort belles places, de charmantes promenades, mais les ustensils de cuisine se voient partout.

— Un professeur du collège disait à M. de Talleyrand que le mot charivari vient du latin, *caro varia* ; je vous en prie, répliqua le préfet, ne me trompez pas, je n'aime pas le latin de cuisine.

— Dans une conversation fort animée, le factionnaire de la préfecture a entendu cette phrase : *Ah ! qu'on est malheureux d'être avili par ceux dont on ne peut se plaindre !*

— Il y a peu de jours que le Vésuve vomissait, en forme de flammes, des sons d'une discordance épouvantable. Les physiciens de Naples ont reconnu que ce n'était que l'écho d'une batterie de cuisine.

— Une dépêche télégraphique expédiée au préfet du Pas-de-Calais par le président du conseil est ainsi conçue : *Dissipe les charivaristes, mon char, taille les rangs.*

— Les médecins de Paris assurent que le charivari est un préservatif contre le choléra. — M. de Talleyrand est en parfaite santé.

— A Naples, les courtisans dorment la pilule, à Arras le peuple la cuivre.

— M. de Talleyrand vient de faire saisir dans ses bureaux une plume de cuivre.

— Les cuisiniers d'Arras sont en grandes recherches pour trouver la recette des boulettes à la napolitaine.

— L'académie de Naples propose pour le grand prix de 1832, les bouts rimés suivans :

*Messine, Bassine, Charivari, Piloni. Panache, Ganache. Brouhaha, Choléra.*

— M. de Talleyrand veut faire changer le nom de la rue du Chandron.

— M. de Talleyrand n'aime pas la lune, il la prend pour une tourtière.

— Depuis le retour du printemps, les oiseaux du jardin de la préfecture recommencent leur charivari. M. de Talleyrand va faire afficher dans les allées la loi sur les rassemblemens.

— Depuis trois jours, M. de Talleyrand a un tintement d'oreilles insupportable, son médecin assure que ce n'est qu'une répercussion.

— Toutes les pièces de théâtre où l'on employe le tamtam ou les cimbales sont défendues à Arras.

— Les chaudronniers d'Arras ont ordre de transporter leurs ateliers hors de la ville.

— Quelle large montre vous avez là ! c'est une bassinoire. Quel vilain mot.

— Encore une rue à débaptiser, M. de Talleyrand, c'est la rue des Sept-Trompettes.

— Avis aux amateurs : à louer, loge vide au spectacle, même quand elle est pleine.

— Depuis sa nouvelle nomination, M. de Talleyrand s'est reconnu la chair et les os du ministère.

## LE NOUVEAU PRÉFET.

CHANSON FAITE EN JUIN 1831.

Ain : *Je loge au quatrième étage.*

Bons habitans de cette ville  
Réjouissez-vous aujourd'hui  
Vous ne formez qu'une famille  
Dont je suis le père et l'appui, (bis.)  
Je suis neveu d'un diplomate  
Oui d'un diplomate parfait,  
De Périer j'ai léché la patte (bis.)  
Voilà pourquoi je suis préfet. (bis.)

Je suis homme de caractère  
A Naples à Gand je l'ai montré,  
Je suis l'élu du ministère.  
En ma qualité d'émigré, (bis.)  
Pour parvenir, j'ai des recettes  
Partout en France on me connaît,

J'ai fait plus de mille courbettes (bis.)  
Voilà pourquoi je suis préfet. (bis.)

Comme mon oncle, en politique,  
Je suis rusé, j'en fait l'aveu,  
Je n'aime point la république  
Mais j'aime le juste-milieu, (bis.)  
J'ai de l'amour pour ma patrie  
A la fuir encore, je suis prêt,  
J'aimais jadis la tyrannie (bis.)  
Voilà pourquoi je suis préfet. (bis.)

Je ne veux point suivre la trace  
De mon pauvre prédécesseur,  
Car j'éprouverais la disgrâce  
De Périer mon cher protecteur, (bis.)  
J'ai promis haine au journalisme  
A moins qu'il ne fût mon valet,  
Je ne comprends rien au civisme (bis.)  
Voilà pourquoi je suis préfet. (bis.)

### PETIT DIALOGUE.

( La scène se passe sur la Place de la Préfecture. )

Un ouvrier. — Ah ça, pourquoi le journal de la préfecture ose-t-il donc appeler *vauriens*, nous autres, qui avons donné un charivari à un méchant préfet ?

Un jeune homme. — C'est sa consigne !

Un garde national. — Pourquoi soutient-il l'ex-major napolitain, qui se battit dix ans contre la France.

— C'est sa consigne !

— Le brûleur du drapeau tricolore.

— C'est sa consigne !

— Le profanateur du portrait de Napoléon ?

— C'est sa consigne !

— Le dénonciateur des patriotes, celui que M<sup>e</sup> Dupont a appelé, en plein tribunal, *préfet calomniateur*.

— C'est encore sa consigne !

Une femme du peuple. — Est-elle honteuse cette consigne là.

Un ancien militaire. — Comment ose-t-il bien mettre la croix de St.-Louis avant la croix-d'honneur, placer la décoration gagnée dans l'émigration ou en Vendée au-dessus de l'étoile des braves que Bonaparte ne donnait qu'aux héros.

Un bourgeois. — Lisez donc le dernier numéro de son journal : pour ces dignes et honnêtes gens, pour eux toute appréciation d'une action se borne à un simple mécanisme, *c'est le soldat qui porte les armes, parce que c'est la consigne !*

— Un artisan. Qu'il est patriote et indépendant ce journal là !

Un agent de police arrive avec une patrouille : les rassemblements sont défendus, retirez-vous.

Un jeune homme. — La patrouille ne m'empêchera pas de siffler, et je siffle un mauvais sujet.

La foule se retire lentement en sifflant et en sifflant.

